

# Présentation

## du ciel arabe traditionnel

Dernière mise à jour le 24 décembre 2024

Il existe deux ciels arabes. À côté du ciel que les astronomes et astrologues arabes ont hérité des Grecs au IX<sup>e</sup> siècle, qui sera nommé ciel gréco-arabe, il existe un ciel arabe traditionnel. Nous le connaissons par les nombreux *kutub al-anwā'*, ou « livres des levers stellaires ». Ceux-ci furent une référence classique pour tout polygraphe et pour l'immense majorité des astronomes arabes, et ils faisaient partie, jusqu'à la submersion de la culture classique par l'euro péenne, de l'*adab*, soit le bagage de tout Arabe, puis Musulman cultivé. Nous y avons un accès direct et tout à fait pédagogique par sa description détaillée, faite en comparaison du ciel de Ptolémée, constellation par constellation, dans le *Kitāb Šuwar al-kawākib al-tābita* ou « Livre des figures d'étoiles fixes » de °Abd al-Raḥmān al-Šūfī (c. 964). Tous ces ouvrages traduisent l'établissement du cadre solide du ciel traditionnel, structuré par les *manāzil al-qamar* ou « Stations lunaires »\*.

## Formation du ciel arabe traditionnel

### 1. Le comput antique des *anwā'*

La première étape de la formation du ciel arabe traditionnel est

---

\* Il s'agit bien de « stations » et non de « mansions », comme cela a trop longtemps été écrit. Cette erreur vient des philologues arabes qui ont cru voir dans l'expression *manāzil al-qamar* le terme *manzil* (pl. *manāzil*), formé sur le verbe arabe *nazala*, et qui signifie « lieu où l'on descend », d'où en latin *mansio*, « habitation, maison ». Il s'agit en fait d'un emprunt à l'akkadien *manzalu / mazaltu*, formé sur le verbe *uzuzzu* « se tenir debout », « s'arrêter », par le canal de l'araméen *mawzalta*, qui a aussi donné l'hébreu *mazzālōt*, voir RL, « Éléments de terminologie astrale... », 18-20.

plus ou moins à l'équivalent des *παράπηγμοι* ou « parapegmes » grecs, c'est-à-dire des calendriers sidéraux scandés par les levers, culminations ou couchers héliques d'étoiles caractéristiques que nous connaissons notamment par Geminus : il s'agit du comput des *anwā*\*. Celui-ci commence avec *al-Turayyā*, qui est le nom arabe des *Pléiades*. Une différence avec les parapegmes, qui utilisent principalement des constellations ou parties de constellations comme repères du temps, est que ce comput proprement arabe fait usage quant à lui des étoiles individuelles. Une quinzaine de noms stellaires traditionnels, qui appartiennent tous au patrimoine proprement arabe, sont probablement issus de ces calendriers des *anwā*, à la base du comput arabe antique, dont certains sont passés dans la nomenclature stellaire internationale actuelle : ainsi *al-Dabarān*, d'où vient *Aldebaran*, *al-Ġawzā*, que nous retrouvons comme élément de certains noms comme *Betelgeuze* ( $\alpha$  Ori), ou encore *Sa<sup>e</sup>d*, qui a fourni la base de plusieurs noms d'étoiles d'*Aquarius* comme *Sadalasuud* ( $\beta$  Aqr). Dans ce comput antique, que l'on peut appeler calendrier des *anwā*, certaines étoiles traduisant des moments privilégiés dans l'année, comme celui de  $\beta$  Leo, *al-Šarfa*, qui signifie « le Changement [du Temps] », ou une qualité particulière, comme celui d' $\alpha$  Hya, *al-Fard*, qui peut être traduit par « la Solitaire ». Mais la plupart d'entre elles portent des noms des divinités auxquelles elles sont liées. Tout comme les Mésopotamiens, les Arabes de l'Antiquité établissaient en effet une relation étroite entre les dieux et les étoiles\*\*.

---

\* Pour un « Essai de reconstitution du comput antique », voir RL, *Le Ciel des Arabes*<sup>B</sup>, Tab. 1, 42-43.

\*\* Voir « Des étoiles et des dieux », dans RL, *Le Ciel des Arabes*<sup>B</sup>, 35-43.

## 2. Les héritages du zodiaque babylonien chez les Arabes

Le rapport du ciel arabe avec le ciel mésopotamien a été très peu étudié. Le zodiaque babylonien, comme objet astronomique divisant la zone écliptique parcourue par le Soleil et les cinq véritables planètes connues à l'époque mais dans leur définition moderne, *δωδεκάτημόριοι* ou « dodécatomories », comme le nommaient les Grecs, c'est-à-dire des « douzièmes parties » égales, de 30 degrés chacune, fut transmis tel quel à la langue arabe par les langues araméennes comme le syriaque et le mandéen, comme en témoigne l'horoscope de la formation de la cité de Bagdad en 762\*. Mais le zodiaque babylonien est aussi passé chez Arabes en tant que calendrier par des voies multiples, en subissant des déformations plus ou moins grandes. Nous en avons un exemple dans le calendrier zodiacal safaitique\*\*, probablement daté du tout début de notre ère et dont la forme définitive.

## 3. Le comput des *manāzil al-qamar* ou « stations lunaires »

On peut laisser de côté ici les questions de l'origine et de l'apparition des *manāzil al-qamar* ou « stations de la Lune ». Il suffit de dire que ce comput se nourrit des deux sources précédentes\*\*\*. Ce comput, qui commence à se former à une date indéterminée mais probablement vers les VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles, est en tout cas parfaitement constitué à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle. Il ne conserve que les étoiles du calendrier arabe antique des *anwā'* se trouvant sur l'écliptique, mais y ajoute d'autres repères qui témoignent de leur filiation mésopotamienne. Commenant par

---

\* Voir RL, « Les Noms sémitiques des signes du zodiaque », 2001.

\*\* Voir Al-Jallad, « An Ancient Arabic Zodiac... », 2014, et RL, « Sur la découverte d'un calendrier zodiacal arabe ancien », 2015.

\*\*\* Voir « Le comput des *manāzil al-qamar* ou “stations lunaires” », dans RL, *Le Ciel des Arabes*<sup>B</sup>, 51-60, et sur le site *Uranos*.

le *naw'* d'*al-Šaratān* (*αβ Ari*), soit « les Marques [de l'équinoxe] », qui correspond au point vernal à l'époque des débuts de son élaboration, qui appartient à la figure d'*al-Hamal*, l'« Agneau », il passe en effet par celles d'*al-Asad*, « le Lion », et se termine par celle d'*al-Hūt*, « le Poisson » qui sont bien des figures du zodiaque bébylonien.

## Arpentage du ciel arabe traditionnel

Nous sommes habitués à l'arpentage du ciel établi par la tradition grecque et hellénistique dans sa forme achevée ptolémaïque, du moins avant les apports de l'astronomie européenne moderne. Le ciel grec, puis gréco-arabe, comprend trois zones : de part et d'autre de la zone zodiacale, qui compte 12 constellations\*, la zone boréale en contient 21, et la zone australe, 15. Ces 88 constellations sont toutes ordonnées selon le classement effectué par Ptolémée qui se distingue de celui d'Ératosthène qui n'ee comptait que 44, du fait que certains astérismes n'étaient encore autonomisés chez lui : *Ἰππάριον*, soit *Equuleus* selon la nomenclature de l'Union astronomique internationale (UAI), *Κόραξ*, soit *Corvus*, *Νότιος Στέφανος* soit *Corona Australis* et *Θηπίον* soit *Lupus*.

Les Arabes ont, selon al-Šūfī, « divisé l'écliptique par le nombre de jours que la *Lune* met à la parcourir, environ 28 jours, et ils ont cherché, dans chaque division, des signes remarquables [les *anwā'*, Ndla] suffisamment espacés pour que l'intervalle de l'un à l'autre parût à l'œil humain égal au chemin que fait la *Lune* en un jour

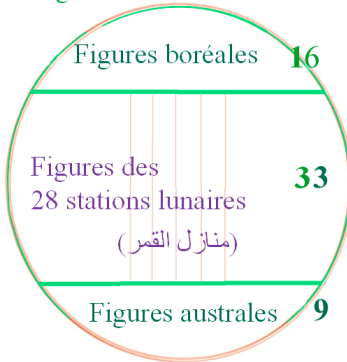
---

\* Le fait que la ligne de l'écliptique traverse l'espace de 13 constellations, défini en 1930 par l'UAI, a fait naître moult discussions tout à fait stériles sur le nombre de « constellations zodiacales » du fait du caractère vague de cette notion, le zodiaque n'étant pas constitué de constellations, au sens de figures célestes dans lesquelles les étoiles sont nommées par leur situation dans celles-ci, mais par des dodécatomories voir *supra*, page 3.

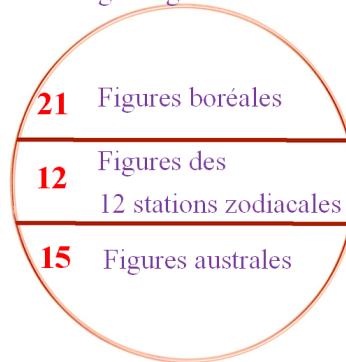
et une nuit »\*. Cela conduit à la division de l'année de 365 jours en 28 parties de 13 jours à l'exception de l'une d'elles qui en compte 14. La première station coïncide avec l'équinoxe de printemps. Les différentes stations reprennent du vieux comput sidéral des *anwā'* les astérismes situés sur l'écliptique en considérant leur coucher sur l'horizon occidental ou coucher acronyque et le lever simultané de leur opposé à l'Orient, mais remplacent la plupart du temps les étoiles brillantes éloignées de lui par ce que les Grecs appelaient chacune d'entre elles un *παρανατέλλων* / *paranatellôn*, i.e. « qui se lève à côté de », c'est-à-dire des étoiles dont les levers héliques sont simultanés. Les points

### Arpentages comparés des deux ciels arabes

**58** figures arabes traditionnelles



**48** figures gréco-arabes



manquants sont enfin tenus par de nouvelles étoiles, comme le confirme le nom de la XXI<sup>e</sup> station, *al-Balda*, littéralement « le Lieu », sous-entendu « qui ne contient point d'étoiles ». Les figures des différents types que nous avons inventoriées se répartissent en trois zones, comme dans le ciel grec mais avec des tailles bien différentes. La zone la plus importante est constituée par les 28 bandes perpendiculaires à l'écliptique formées par les *manāzil al-*

\*\* Voir al-Sūfī, *Kitāb Ṣuwar al-kawākib...*, éd. Schjellerup, 35, et « Le comput des *manāzil al-qamar* ou “stations lunaires” », dans RL, *Le Ciel des Arabes*<sup>B</sup>, 51-60.

*qamar* ou « stations lunaires » qui s'étalent, au nord et au sud, bien au-delà de la zone grecque des constellations écliptiques, et qui comprend approximativement 33 figures retenues, soit près de trois fois plus que la zone écliptique grecque. Vient ensuite la zone circumpolaire boréale avec environ 16 figures, soit 2/3 du nombre des figures boréales de Ptolémée, puis la zone circumpolaire australe avec seulement 9 figures contre 12 chez les Grecs. Cela donne environ 58 figures, dont rares sont les figures unistellaires, l'immense majorité étant en général constellaires, qu'il s'agisse de véritables constellations, au sens où nous les entendons dans le ciel grec, ou de l'association de figures unistellaires dans de véritables scènes célestes, sachant que certaines de ces figures peuvent occuper un même espace dans la sphère céleste.

## Précisions sur l'établissement du présent *Catalogue*

Dans ses *Untersuchungen sur Nomenklatur der Araber*, Paul Kunitzch présentait en 1961 le ciel arabe traditionnel à partir des sources suivantes :

\* le plus vieil astronome arabe, al-Fargānī (d. 870), qui donne une liste ses 28 *manāzil al-Qamar* dans son *Ġawāmi' ilm al-nuġūm*.

\* les auteurs classiques de *kutub al-anwā'*, dont Ibn Qutayba (d. 889), qui sert de référence première et dont est aussi utilisé le *Adab al-kātib*. Mais il y a encore notamment : Ibn Kunasa (d. 824), Ibn al-ʿArabī (d. 846), Abū Ḥanīfa (d. 896) et Ibn Durayd (d. 933) que nous connaissons par indirectement par al-Marzūqī (d. 1030) et par le *Muḥaṣṣaṣ* d'Ibn Sīdah (d. 1066).

\* la description du ciel des Arabes d'al-Šūfī (d. 986) dans son *Kitāb Šuwar al-kawākib*, qui est la seconde source majeure après Ibn Qutayba, et qui est aussi cité à partir de sa traduction

espagnole par Yehūda b. Moše (c. 1285)

\* les textes d'astronomes classiques ultérieurs comme al-Battānī (d. 929), al-Bīrūnī (d.1048), al-Marrākuṣī (d. fin XIII<sup>e</sup> s.) ou al-Qazwīnī (d. 1283) et al-Tīzīnī (d. 1539).

\* les navigateurs arabes comme Aḥmad Ibn Mājid (d. c. 1500), et Sulaymān al-Mahrī (d. 1550), ce qui semble tout à fait légitime dans la mesure où leurs appellations se placent résolument dans le cadre du ciel arabe traditionnel, même si l'on trouve chez eux quelques interférences du ciel gréco-arabe et quelques noms venus de Perse qu'il importe de signaler.

\* des dictionnaires arabes classiques : non seulement *al-Ṣiḥāḥ* d'al-Ġawharī (d. 1002-1008), *al-Muḥaṣṣaṣ* d'Ibn Sīdah (d. 1056), le *Lisān al-ʿArab* d'Ibn Manzūr (d. 1311), et même des auteurs relevés dans l'*Arabic-English Lexicon* William Lane (1873).

\*

La question qui se pose aujourd'hui est de savoir comment poursuivre le travail présenté il y maintenant plus de cinquante par Paul Kunitzsch, dont il s'agit de conserver l'esprit.

A. Paul Kunitzsch avait signalé lui-même dans ses *Untersuchungen zur Sternomenklatur der Araber*, que certains noms résultaient d'incidences du ciel gréco-arabe dans le ciel proprement arabe. Il paraît normal de les exclure du présent *Calalogue*. Ces suppressions sont expliquées en détail dans la note *Remarks on Kunitzsch's Sternnomenklatur* figurant dans ce dossier.

B. Il est aujourd'hui possible de mettre en évidence des occurrences plus anciennes que celles données dans les *Untersuchungen*.

B1. En indiquant, pour certains noms d'étoiles, leur utilisation

dans la poésie antéislamique, d'ailleurs mentionnée de façon systématique par Ibn Qutayba lui-même, ce qui permet de faire largement remonter dans le temps leur premières occurrences\*\*.

B2. En prenant en compte une liste des *manāzil al-Qamar* plus vieille que celles d'al-Farḡānī (milieu du IX<sup>e</sup> s.) et d'Ibn Qutayba. Il s'agit de celle de celle Mālik b. Anas (d. 796) rapportée par °Abd al-Mālik b. Ḥabīb, et d'ailleurs publiée par Kunitzch en 1994.

B3. En considérant les apports des travaux des traducteurs de l'*Almageste* comme al-Ḥaḡḡāḡ (812), chez qui sont bien notés les noms d'étoiles existant éjà chez les Arabes, ou d'astronomes comme Naṣṭūlus (827) – ces deux auteurs étant d'ailleurs édités par Paul Kunitzsch –, ou d'autres astronomes encore comme Yahya b. Abī Manzur (d. c. 832).

C. En dépouillant de nouvelles listes concernant les documents ultérieurs aux documents de base utilisés par Paul Kunitzsch ont été depuis 1967 été portées à la connaissance du public, et elles présentent des noms d'étoiles nouveaux. Ainsi :

C1. De nouveaux *kutub al-anwā'*, comme ceux d'Ibn Fāris (d. 1005), Ibn Mammātī (d. 1209), Ibn al-Aḡḏābī (d. 1250), ou encore ceux d'auteurs anonymes, eux aussi publiés par Paul Kunitzsch en 1983.

C2. De nouvelles études nouvelles concernant les navigateurs arabes, comme celles de Gerald Randall Tibbetts (1965), de Paul Kunitzch (1974), et tout récemment de Juan Acevedo & Inès Bénard (2021).

C3. De nouveaux catalogues d'astronomes et astrolabistes livrant des noms nouveaux comme Abū Bakr (1216-1218), al-Miṣrī (XIV<sup>e</sup> s.), al-Aḥṣāṣī (c. 1650), et bien d'autres.

---

\*\* *Ibid*, 208.



Dans ces listes émanant de navigateurs et d'astronomes, les appellations nouvelles sont de deux sortes.

Ca. Il peut s'agir de l'individualisation d'étoiles appartenant à des groupes déjà nommés. Exemple : dans *al-Han'a*, « la Marque sur le cou du chameau », nom du couple  $\gamma\zeta$  *Gem*, qui est celui de la VI<sup>e</sup> station lunaire, l'astronome al-Miṣrī désigne au XIV<sup>e</sup> siècle  $\gamma$  *Gem* par *Nayyir al-Han'a*, « la Brillante de la Marque ». Cette individualisation, qui est assez fréquente chez des astronomes comme al-Marrākusī (XIII<sup>e</sup> s.) ou al-Tīzīnī (XVI<sup>e</sup> s.), concerne la plus grande partie des noms nouveaux et n'apporte pas grand-chose, si bien qu'il est possible, dans bien des cas, de les ignorer, ce que fait d'ailleurs Paul Kunitzsch lui-même.

Cb. Il peut s'agir aussi de synonymes ou de noms donnés à de nouvelles étoiles. Paul Kunitzsch en tient compte pour les documents qu'il a consultés et il est logique d'appliquer la même conduite pour des documents nouveaux. Mais le plus intéressant est quand ces noms nouveaux précisent les figures des étoiles du ciel traditionnel arabe. C'est ainsi que le navigateur Ibn Mājīd (XV<sup>e</sup> s.), livre plusieurs noms qui précisent largement les contours de la figure d'*al-Nāqa*, « la Chamelle », dont *al-Sanām*, « la Bosse », occupe l'espace ptolémaïque du /W/ de *Cassiopeia*.

D. Il semble utile d'inclure les listes régionales qu'ignore Paul Kunitzsch dans ses *Untersuchungen*. Ainsi celles de Khalid Al-Ajaji pour la péninsule Arabique, Daniel Martin Varisco pour le Yémen, Vincent Monteil pour l'Ouest saharien, ou des voyageurs comme Bertram Thomas, lui aussi pour le Yémen, Clinton Bailey pour le désert du Naqab / Néquev et Bernard Vernier pour le désert de Syrie. Toutes ces listes sont en effet construites sur les *manāzil al-qamar* ou « stations lunaires » qu'elles reprennent telles quelles,

## PRÉSENTATION

et l'on retrouve parfois, hors des stations lunaires, des noms identiques depuis le Golfe persique jusqu'à l'Océan atlantique.

\*

Plusieurs points distinguent le contenu du présent *Catalogue* de celui de la liste intitulée *Arabic (Indigenous)*, soit « Arabe (Indigène) » par Khalid Al-Ajaji dans la section *Culture Céleste* du site *Stellarium*. D'un côté, Khalid Al-Ajaji ne prend pas en considération les documents édités depuis ceux qu'utilise Paul Kunitzsch en 1967 mais sa liste est aussi plus restreinte que celle des *Untersuchungen* puisqu'elle ignore les navigateurs arabes. De l'autre côté, il exclut les noms donnés par les listes régionales qu'il tient à mettre à part, comme il le fait d'ailleurs pour la liste *Arabic (Arabian Peninsula)* section *Culture Céleste* du site *Stellarium*.

\*

Le présent *Catalogue* prend donc pour base le « Catalogue1. Les noms d'étoiles arabes formés dans le cadre traditionnel » publié en 2012\*. Mais il le redise, tout en restant le plus près possible de la présentation d'Ibn Qutayba, le complète en intégrant les résultats de travaux nouveaux, corrige parfois quelques erreurs, et simplifie la liste des étoiles nommées en supprimant maints noms d'étoiles individualisées. Il présente en outre de façon systématique les diagrammes et les images des différentes figures.

Une remarque importante concernant la forme : le terme « indigenous », employé dans le cadre de l'UAI et dans *Stellarium* n'est vraiment pas approprié car il charrie des connotations dévalorisantes, d'ailleurs relevées par les Nations unies, et qui constituent une inertie de la période historique impériale-coloniale.

Le présent *Catalogue* se rapporte ainsi expressément au *ciel arabe traditionnel*.

---

\* RL, *Le Ciel des Arabes*, 2012, 85-122.